



HAL
open science

Difficultés empiriques et théoriques de la définition d'une population d'enquête : le cas des “ solos ”

Camille Duthy

► **To cite this version:**

Camille Duthy. Difficultés empiriques et théoriques de la définition d'une population d'enquête : le cas des “ solos ”. Encyclo. Revue de l'école doctorale Sciences des Sociétés ED 624, 2018, Méthodologie de l'enquête en sciences sociales, 9, pp.25-42. hal-02183047

HAL Id: hal-02183047

<https://hal.science/hal-02183047>

Submitted on 14 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

CAMILLE DUTHY *

DIFFICULTÉS EMPIRIQUES ET THÉORIQUES DE LA DÉFINITION D'UNE POPULATION D'ENQUÊTE : LE CAS DES « SOLOS »

L'objet de cet article est d'éclairer les conditions d'apparition de la catégorie « solos » ; il s'agit aussi d'y apporter un regard sociologique à partir d'un travail d'enquête sur cette population.

« Elles vécurent heureuses et eurent beaucoup de copines ». Tel est le constat du *Huffington Post* dans un article publié le 27 mai 2016 qui met en avant le désintérêt croissant des femmes pour la vie de couple et notamment les « trentenaires CSP + ». Intitulé *Comment la recherche d'indépendance a remplacé la recherche du Prince Charmant*¹, la journaliste explique, témoignages à l'appui, que le mariage n'est plus un objectif à atteindre mais une « contrainte » pour ces femmes. « Les femmes de nos générations rêvent devant des histoires d'amitié, où les femmes "s'en sortent toutes seules", trouvent du travail, s'assument financièrement, vécurent heureuses et eurent beaucoup de copines » : ces working-women souhaiteraient ni plus ni moins « remplacer un homme par l'autonomie ». Cet article vantant les mérites de la « solo-attitude » s'inscrit dans un mouvement plus global de mise en valeur d'un mode de vie et d'une attitude à l'égard de la vie où le modèle de l'individu est libre, autonome, indépendant et, ainsi... Heureux ! En effet, « ce n'est plus une "maladie grave" d'être seul aujourd'hui. C'est une preuve d'indépendance, un art de vivre, une aventure, presque un snobisme » explique un autre article paru dans *L'Express* (*Le bonheur en solo*, 18/01/2001). Illustré par l'augmentation croissante et rapide du nombre de personnes qui vivent seules, notamment dans l'espace urbain, ce phénomène traduit-il une nouvelle manière de concevoir l'individu, la famille et le couple ?

En effet, si un foyer sur cinq était composé d'une seule personne en 1975, c'est désormais le cas pour un tiers des foyers

* Doctorante en sociologie au laboratoire « Politiques publiques, Action politique, Territoires » (PACTE), UMR 5194, Université Grenoble Alpes.

¹ Marlène SCHIAPPA, « Comment la recherche d'indépendance a remplacé la recherche du Prince Charmant », *Huffington Post*, 27/05/2016, http://www.huffingtonpost.fr/marlene-schiappa-bruguiera/femmes-amour-recherche-independance-prince-charmant_b_10147186.html

français : la structure des ménages évolue dans le même sens dans de nombreux pays, en Europe et à l'échelle mondiale. « L'augmentation du nombre de personnes vivant en solo s'inscrit dans un processus historique irrésistible, massif, régulier. Et mondial.² ». On observe ainsi l'émergence d'un mode de vie nouveau qui suscite l'intérêt des journalistes, des médias (films, séries, etc.) ... Et ce constat a, bien sûr, une résonance dans le monde scientifique qui s'interroge aussi sur ce que cette tendance à vivre seul nous dit de la société, de la manière dont on conçoit aujourd'hui la famille, le couple, l'individu, et tous les cadres de pensée qui y sont associés. Au travers des publications sociologiques, dans les articles de magazines, mais aussi dans le vocabulaire employé par certaines associations ou entreprises, une nouvelle terminologie émerge qui désigne ce mouvement dont on peine encore à cerner exactement le pourtour : les « solos ». Si l'usage du terme est encore rare, quelques travaux tentent d'avancer dans la compréhension du phénomène (Kaufmann, Lardellier, Klinenberg...) ; mais les efforts de définition ne permettent pas encore de stabiliser les contours de cet objet.

L'émergence de termes nouveaux n'est pas insignifiante : au contraire, elle révèle de nouvelles manières de définir des groupes d'individus et le monde social. « Or », comme le notent Authier *et al.* à propos du terme *bobo*, « les mots font aussi partie de ce monde social sans pour autant qu'un rapport d'évidence ne les lie aux choses qu'ils sont censés désigner³ ». Il s'agit en tout cas d'une situation de vie qui est nouvelle par son ampleur et par la population concernée mais qui, contrairement à l'image plutôt positive que les médias en donnent, ne se traduit pas de la même manière pour tous selon les contextes sociaux, résidentiels, familiaux. Peut-on alors parler de tendance ? De nouveau mode de vie ? De l'émergence d'une nouvelle catégorie sociale ?

Autant de questions auxquelles cette enquête a pour objectif de répondre. Menée depuis 2014 dans le cadre d'une thèse, son objectif est d'éclairer ce phénomène à l'aide de données sociologiques permettant de révéler les conditions de vie et de représentation de ces solos. En filigrane, l'interrogation sur ce « nouveau » mode de vie interroge la manière dont les individus éprouvent la tension entre soi et les autres dans nos sociétés modernes, tension qui conditionne l'expression du sentiment de bien-être. Ces réflexions se confrontent avec l'idée que nous serions

² Jean-Claude KAUFMANN, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Pocket, 2009 [1^{re} publication en 2006], p. 283.

³ Jean-Yves AUTHIER, Anaïs COLLET, Colin GIRAUD, Jean RIVIÈRE et Sylvie TISSOT (dir.), *Les bobos n'existent pas*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2018, p. 7.

désormais entré dans une société dictée par l'individualisme qui fait la promotion « d'un individu autonome, singulier, créatif, enfin affranchi des tutelles traditionnelles qui en limitaient l'épanouissement⁴ », modifiant en profondeur l'organisation sociale et les relations des individus entre eux. Le mode de vie solo est-il un révélateur de ces changements ?

À partir de l'émergence de ce « phénomène », s'ouvre un chantier scientifique nécessaire : celui de la construction sociologique d'une nouvelle catégorie de pensée, celle des « solos ». De la même manière qu'Authier *et al.* ont saisi la construction de la notion de *bobo*, nous tenterons de comprendre le cheminement de ce terme dans l'espace social : « sa genèse et les usages qui en sont faits disent quelque chose du monde social, qu'il appartient aux chercheurs de saisir et de nommer⁵ ». Il s'agira d'abord de présenter les données sociologiques et démographiques sur lesquelles s'appuie l'hypothèse de la naissance d'un nouveau mode de vie, et de voir comment cette réalité est saisie par le langage commun. Nous verrons ensuite, à travers une recension des usages du terme « solo » dans la littérature sociologique, que ce mode de vie a déjà été l'objet de recherches qui peinent toutefois à en tracer les contours. Puis, nous décrirons le travail de catégorisation de cette population en lien avec mon expérience de terrain et, une fois ces éléments posés, nous proposerons des éléments de compréhension de ce mode de vie.

Les solos : une population à part entière ?

Avant de commencer, il convient de présenter quelques éléments de contexte liés à cette recherche, et qui permettront de mieux en saisir les enjeux. La question de départ de la thèse sur laquelle je travaille depuis 2014 est issue d'un long processus de recherche à Grenoble sur les indicateurs de bien-être (IBEST : Indicateur de Bien-Être Soutenable Territorialisé). À travers différents dispositifs méthodologiques (méthode SPIRALE, enquête qualitative et quantitative par questionnaire sur les habitants de l'agglomération), le projet avait pour objectif d'identifier les différentes dimensions du bien-être et leur agencement. Les chercheurs ont ainsi isolé différentes configurations de sociabilités qui correspondent à « l'ensemble des réseaux interactifs dans lesquels se

⁴ Federico TARRAGONI, *Sociologie de l'individu*, Paris, Éditions La Découverte, 2018, p. 4.

⁵ Jean-Yves AUTHIER *et al.*, *Les bobos n'existent pas*, *op. cit.*, p. 7.

situe un individu⁶ » : l'univers de la *philia*, de l'engagement citoyen, domestique, solo et de la discrétion. L'univers solo correspond à une partie des enquêtés urbains, jeunes, célibataires, avec des pratiques de sociabilités intenses, qui fait état d'un moindre bien-être en comparaison de la moyenne. Pourquoi, alors que tous les indicateurs classiques du sentiment de bien-être sont au vert chez ces individus, notamment en ce qui concerne les sociabilités, constate-t-on une satisfaction moins élevée que chez les autres ? C'est le point de départ de ma recherche, qui m'a permis d'interroger la tension entre soi et les autres évoquée en introduction. Mais pour faire ce travail, il fallait d'abord mieux comprendre ce dont il est question quand on parle de solo, et c'est à cela que cet article se consacre.

Certains indicateurs montrent effectivement des bouleversements dans les modes de vie des pays occidentaux, dans les parcours individuels et dans les manières d'organiser son existence qui posent question. Klinenberg relève que « selon le cabinet d'étude de marché "Euromonitor International", au niveau mondial, le nombre de personnes vivant seules augmente en flèche, passant de 153 millions en 1996 à 277 millions en 2011, soit une augmentation d'environ 80 pour cent en 15 ans⁷ ». Cette modification des pratiques résidentielles se comprend mieux en considérant la transformation des structures sociales, notamment la famille (augmentation des divorces, de la monoparentalité, diversification des modalités d'entrée dans l'âge adulte, désynchronisation des cycles de vie traditionnels, etc.) qui permet de renverser l'idée reçue selon laquelle les ménages seuls sont essentiellement le fait de personnes âgées. La croissance du phénomène solo ces dernières décennies touche d'ailleurs essentiellement les moins de 60 ans : « près du quart des hommes et des femmes âgés de 30 à 74 ans entre 1991 et 2002 ont indiqué avoir déjà vécu seuls et, parmi ces derniers, 23 % des hommes et 36 % des femmes n'ont connu que la vie en solo⁸ ». La croissance du nombre de ménages d'une personne

⁶ Claudine OFFREDI, Pierre LE QUEAU, Anne LE ROY, Valérie FARGERON, Fiona OTTAVIANI, Mahfoud BOUDIS, *IBEST : Construction et représentation des Indicateurs d'un Bien-Être Soutenable et Territorialisé dans l'agglomération grenobloise*, Rapport intermédiaire. Grenoble : Creg, 2013, p. 36.

⁷ Notre traduction depuis l'anglais : « according to the market research firm Euromonitor International, at the global level the number of people living alone is skyrocketing, having risen from about 153 million in 1996 to 277 million in 2011 – an increase of around 80 percent in fifteen years ». Eric KLINENBERG, *Going Solo. The extraordinary rise and surprising appeal of living alone*, New York, Penguin Book, 2012, p. 10.

⁸ Johanne CHARBONNEAU, Annick GERMAIN, Marc MOLGAT (dir.), *Habiter seul : un*

se concentre essentiellement dans les grands centres urbains, et au sein de ceux-ci, plutôt dans les quartiers de l'hyper-centre. Cette catégorie rassemble en son sein des profils très hétérogènes (âge, genre, situation familiale, CSP, etc.) et « s'incarne dans une grande diversité des parcours. Les figures autrefois isolées du veuf ou de la vieille fille sont rejointes par celle des jeunes aux études ou entrant sur le marché du travail, celle des couples séparés, celle des parents seuls⁹ ». Aujourd'hui, cette réalité résidentielle et sociale fait écho à des bouleversements dans les parcours de vie qui sont plus fréquents qu'il y a 50 ans et qui fait qu'une personne peut, sur un temps long ou court, être contrainte ou bien choisir d'habiter seule, une ou plusieurs fois au cours d'une vie (à des âges différents), voire successivement dans une même période (c'est le cas des parents en garde alternée). Nous reviendrons d'ailleurs sur l'idée que les périodes de vie en solo sont bien souvent décrites sous le mode transitoire, plutôt que définitif. La vie en solo peut donc être qualifiée de fait social, puisque les données présentées ici montrent que ces choix familiaux, résidentiels, professionnels, conjugaux, etc., sont désormais l'apanage d'un plus grand nombre d'individus, au point que l'on peut parler, d'un point de vue durkheimien, d'une certaine régularité statistique.

Ces bouleversements s'observent également à travers les médias et l'offre culturelle : livres, films, séries, émissions qui mettent en scène des solos, en tout cas l'image du mythe solo, souvent des jeunes urbains dynamiques qui valorisent l'indépendance et la liberté (financière, résidentielle, conjugale, sexuelle, etc.). Pour exemple : le succès de la série *Sex and the city* dans laquelle on suit les aventures amoureuses, professionnelles, sexuelles et autres encore du personnage principal Carry Bradshaw et de ses amies, des jeunes femmes célibataires et actives d'une trentaine d'années.

D'un point de vue marketing, ces solos par ailleurs constituent une cible privilégiée : « vivre seul engendre [...] un ensemble de besoins personnels spécifiques¹⁰ ». En 2001, est créée l'Association Française des Solos (AFS) par « deux hommes solos qui avaient envie de se refaire un réseau d'amis [...] Le but c'est de se recréer un réseau

nouveau mode de vie ?, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 33.

⁹ Christian POIRIER, « Trajectoire résidentielle des solos à Montréal : essai de typologie », dans Johanne CHARBONNEAU *et al.* (dir.), *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, *op. cit.*, p. 61.

¹⁰ Notre traduction depuis l'anglais : « *Living alone [...] generates a distinctive set of personal needs* ». ERIC KLINENBERG, *Going Solo. The extraordinary rise and surprising appeal of living alone*, *op. cit.*, p. 58.

d'amis après des accidents de la vie : veuvage, divorce, séparation...¹¹ ». De nombreuses offres voient le jour concernant la vie urbaine en solo, notamment pour pallier la solitude : pendant les repas au restaurant (l'application *DinnerCall* pour trouver un partenaire de dîner au restaurant, le site *Colunching* pour faire des rencontres professionnelles autour du repas) ou chez soi (la tendance coréenne du « mok-bang » où l'on peut voir des gens manger devant leur webcam et ainsi « rompre leur isolement¹² »), un salon pour « solo » (*Céliberté*, créé au début des années 2000), des agences de voyages pour solo (*soloways.net*, *sejour-solo.fr*), des sites de conseils ou de rencontres spécialisés (*parent-solo.fr*, *solofamily.fr*), etc. Il est même possible de se marier en solo grâce à l'entreprise japonaise *Cerca*, qui permet « aux femmes qui le désirent de vivre la journée d'une jeune mariée, mais seule¹³ ».

C'est ainsi que le terme solo, sans que l'on sache trop ce qu'il désigne socialement, a fleuri un peu partout dans les articles de presse d'information et les magazines pour décrypter la tendance. La vie en solo est passée au peigne fin tant sur ses aspects pratiques que symboliques, faisant plutôt référence à des individus qui habitent seuls et sont célibataires. Une revue de presse¹⁴ des usages du terme permet de montrer que son emploi est associé à plusieurs champs sémantiques, relevant de plusieurs idées :

– celle de la valorisation, que nous évoquions en introduction, où « le “vivre seul” s'oppose au “vivre à deux”¹⁵ ». Dans un article de 2015 d'une revue féminine (*Marie-France*), « T'es solo, c'est ta faute¹⁶ », Valérie Rodrigue s'inquiète des représentations négatives que

¹¹ Extrait d'entretien téléphonique avec une responsable d'antenne régionale – 29/06/2015.

¹² Frédéric OJARDIAS, « Manger devant sa webcam tout en étant payé : le « mok-bang » part à l'assaut du monde », *France Info*, 12/11/2016, https://www.francetvinfo.fr/internet/reseaux-sociaux/manger-devant-sa-webcam-tout-en-etant-paye-le-mok-bang-part-a-l-assaut-du-monde_1916331.html

¹³ Philippe MESMER, « Au Japon, pour se marier, plus besoin d'être deux », *Le Monde*, 04/12/2014, https://www.lemonde.fr/international/article/2014/12/04/au-japon-pour-se-marier-plus-besoin-d-etre-deux_4534571_3210.html

¹⁴ Revue de presse réalisée à l'aide d'Europresse, sur la presse en français contenant le mot « solo » dans le titre et dans le corps de texte (35 articles retenus). Ont été écartés de l'analyse une grande partie des articles dont l'emploi du terme était « hors contexte » : la majorité d'entre eux concernaient le domaine artistique (un solo musical, une pièce ou un album en solo, l'acteur Bruno Solo ou le nouveau *Star Wars* « *Solo : a Star Wars story* »).

¹⁵ Johanne CHARBONNEAU, Annick GERMAIN, Marc MOLGAT (dir.), *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, op. cit., p. 4.

¹⁶ Valérie RODRIGUE, « T'es solo, c'est ta faute », *Marie France*, 10/07/2015, <http://www.mariefrance.fr/dossiers/notre-dossier-psycho/celibataire-oui-et-alors/>

la société porte sur les femmes célibataires de 35 ans et que « l'idée que l'on puisse être seule par choix n'effleure personne [...] On peut aussi désirer une certaine solitude après une séparation, c'est même souvent nécessaire pour refaire connaissance avec soi ». Vivre en solo serait une expérience enrichissante et ressourçante, comme une forme de retour à soi. « *Plus heureux en solo ?* » nous interroge le site *Top Santé* (19 septembre 2016) : « vivre seul ne veut pas dire être malheureux. D'après cette nouvelle étude, la vie de célibataire pourrait même être plus enrichissante que la vie de couple » nous explique-t-on. Le voyage en solo est, à cet égard, très valorisé (*Oser les vacances en solo (La Vie* du 29 mars 2018) ; *Je pars en solo : 10 destinations testées et approuvées (Femmes d'Aujourd'hui web* du 28 février 2018) ; *Voyager en solo : quatre pays à explorer (Le Figaro.fr*, 23 octobre 2015)).

– celle plus pessimiste, où la vie en solo est vue sous le mode de la contrainte : il existe un certain nombre d'articles qui regorgent de conseils, de « bons plans », d'astuces pour pallier les désavantages induits par le fait d'être seul. Il s'agit à la fois de lutter contre la solitude (*Saint-Valentin en solo : 7 films à (re)voir pour relativiser (Marie France web* du 29 janvier 2016)) ou d'améliorer ses conditions de vie (*Parent solo, quelques aides pour améliorer le quotidien (Le Monde* du 5 avril 2015) ; « *Parents "solo" : faites baisser vos factures* » (*Le Parisien* du 20 décembre 2011)). C'est ici plutôt aux « parents solos », particulièrement touchés par les difficultés matérielles du quotidien, que l'on s'adresse.

– de manière plus anecdotique, c'est le monde du travail en solo que l'on dépeint : sont plutôt décrites ici les nouvelles formes de travail à la maison, d'auto-entrepreneuriat, lié notamment aux avantages de ne plus subir la pression d'un supérieur ou la présence de ses collègues : « travailler en solo peut donc être une option pour les diplômés adeptes de liberté¹⁷ » ; ou *Création d'entreprise : l'aventure en solo (Le Figaro* du 18 mai 2000).

À l'instar du concept de *bobo* analysé par Authier *et al.*, le mythe du solo urbain prend forme dans les représentations et dans le monde médiatique. Or, la catégorisation d'une population requiert un travail minutieux d'enquête sur des données qualitatives et quantitatives en sociologie et démographie.

celibataire-tes-solo-cest-ta-faute-192640.html#article

¹⁷ Julien DUPONT, « En solo, par choix ou par défaut », *Le Monde*, 5/04/2011.

Les « solos » : état de l'art en sociologie

D'un point de vue scientifique ou institutionnel, la catégorie « solo » n'existe pas vraiment. Il n'existe que très peu de traces dans les articles, ouvrages ou publications scientifiques : les moteurs de recherche de contenus scientifiques (Cairn, Google Scholar, HAL, Persée, etc.) restent muets quand on les interroge sur ce mot-clé. Les références qui emploient effectivement le terme « solo » concernent essentiellement le domaine artistique : la musique, un solo de piano par exemple, ou la danse. On trouve par ailleurs quelques articles et ouvrages qui traitent directement de la question, mais souvent comme une « manière de faire » (parent en solo, vivre en solo, le travail en solo, etc.), et non comme une catégorie de population à part entière.

Du côté des organes statistiques officiels, la terminologie n'existe pas. En lieu et place du terme « solo », chaque dimension dispose de son propre vocable : l'INSEE fournit un certain nombre de concepts. Pour la situation conjugale, on parle de célibataire, de divorcé, ou de veuf ; concernant la famille, on parle de foyer monoparental ; à propos du logement, de « ménage d'une personne ». Aucun terme spécifique n'est employé pour désigner cette situation de vie qui mêle tous ces aspects : matériels, familiaux, conjugaux, résidentiels, etc. L'INED propose quant à lui un lexique similaire : famille monoparentale (famille composée d'un seul parent vivant avec un ou plusieurs enfants), célibat (condition d'une personne n'ayant jamais été mariée), et même célibat définitif (lorsqu'un individu atteint l'âge de 50 ans sans s'être jamais marié). Mais déjà ici, la diversité dans les nouvelles formes de famille n'est pas totalement appréhendée par les outils statistiques classiques. Quid des personnes en couple mais qui habitent dans deux logements différents : sont-ils alors célibataires du point de vue de l'INSEE ? De la même manière, le terme de « famille monoparentale » masque en partie les réalités de vie selon lesquelles un parent peut avoir ses enfants à charge en permanence ou seulement une partie de son temps.

Certains travaux font cependant exception quant à la construction de la catégorie de solo. Les intérêts de recherche de Jean-Claude Kaufmann tournent autour du couple et de la manière dont on peut interroger, à travers lui et son quotidien, la question de l'identité. De nombreux ouvrages sont consacrés à la question (*La trame conjugale. Analyse du couple par son linge* ; *Ego : Pour une sociologie de l'individu* ; etc.), et l'un d'eux, *La femme seule et le prince charmant*, propose de s'intéresser aux « femmes vivant hors couple ». L'auteur se saisit, dès l'introduction, du terme « solo », comme marqueur d'une

nouvelle réalité émergente, refusant d'accoler à cette population de femmes qui vivent seules l'étiquette réductrice de « célibataires ». Pour Jean-Claude Kaufmann, un solo est donc un individu qui habite seul ; mais il propose tout de même d'y inclure les jeunes (adultes) qui vivent chez leurs parents¹⁸ et qui n'habitent, de fait, pas seuls. Le flou quant au balisage du concept de solo est finalement questionné par l'auteur à la toute fin de l'ouvrage, dans un glossaire qui regroupe les termes « utilisés pour désigner, avec beaucoup de difficulté, les actrices principales de ce livre, les femmes ne vivant pas en couple ». Manquant d'une terminologie objective et mobilisable sur le plan scientifique, il propose alors « un nouveau terme (solos). Mais, n'ayant pas le pouvoir (ni le goût) de l'imposer autoritairement, plusieurs dénominations classiques ont été conservées, avec toute la prudence qui s'imposait. » Et Kaufmann établit une liste de quelques termes approchant qui pourront être utilisés au besoin : célibataires, femmes seules ou autonomes, etc. Il tente alors un éclairage sur ce concept, faute de définition :

Solo, femmes en solo : terme employé depuis quelques années par certains journalistes. Et qui a l'énorme avantage de rester neutre pour désigner une position oscillant sans cesse entre le positif et le négatif. Le scientifique peut-il reprendre une expression journalistique quand elle est juste et qu'elle se permet d'accomplir un progrès ? C'est mon avis. Le terme n'a cependant pas été utilisé de façon systématique, notamment dans le titre, étant donné qu'il reste encore mal identifié.

Cette conception est reprise dans un numéro de la revue *Réseaux* (2007) dans lequel Pharabod questionne l'usage différencié des écrans entre hommes et femmes solos. L'introduction du papier précise les contours de l'objet, à partir de l'analyse de Kaufmann : « nous appellerons solos, ou personnes seules, les habitants des résidences principales composées d'une seule personne ». On sait à quel point la notion d'habitat est difficile à saisir, compte tenu des nouveaux modes de vie qui imposent de plus en plus des situations hybrides¹⁹. C'est dans un petit ouvrage sur *Les célibataires*²⁰ que l'on trouve une synthèse des analyses de Kaufmann à travers une nouvelle proposition de définition :

Alors une autre expression les caractérise : les solos. Mise au goût du jour

¹⁸ Jean-Claude KAUFMANN, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Pocket, 2009 [1^{re} publication en 2006], p. 294.

¹⁹ Loïc TRABUT, Eva LELIÈVRE, Estelle BAILLY, « Famille et recensement font-ils bon ménage ? », *Population (INED)*, 2015, 3, 70, p. 637-665.

²⁰ Pascal LARDELLIER, *Les célibataires*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2006, p. 30.

par Jean-Claude Kauffmann, elle définit le (et surtout la) célibataire de ce début de siècle. Assumant pleinement son statut de personne seule, jouissant de cette situation monadique, il (et elle) est bien « solo », se caractérisant par un individualisme revendiqué, contre le modèle familial, pourrait-on dire.

Klinenberg propose quant à lui un ouvrage dont le titre, en anglais, se saisit du terme *Going solo : the extraordinary rise and surprising appeal of living alone*. Dans l'ouvrage, pas de précision sur ce qu'il entend par « solo », qui est chez lui plus associé au mouvement qu'à la catégorie : « nous apprenons à être solo, et à créer de nouvelles manières de vivre qui y correspondent²¹ ». Les travaux qui s'approprient la notion de « solo » ciblent de manière récurrente les individus qui vivent seuls, donc à partir du critère résidentiel, et Klinenberg n'y échappe pas.

Publié en 2009, l'ouvrage collectif de Charbonneau *et al.* fournit un remarquable effort de clarté sur ce mode de vie, en proposant de réfléchir aux différentes dimensions de la vie qui sont impliquées dans ces changements sociaux mais aussi aux « conséquences collectives de ces choix individuels ». Les auteurs nous invitent d'ailleurs à considérer plutôt d'un point de vue résidentiel les solos qui, selon eux, constituent « des manifestations du mouvement, diffus et multiforme, de centrage sur l'individu²² ». C'est cette idée qui a guidé la réalisation du terrain d'enquête, notamment la phase exploratoire, afin de répondre à cette question : qu'est-ce que signifie le fait d'habiter seul aujourd'hui ? Nous verrons que c'est aussi une manière plus large de penser son mode de vie – et de se penser – qui voit le jour. « Autrement dit, être seul ne consiste pas à refuser de faire société, mais à se tenir de manière différente au sein de l'espace social partagé²³ ».

Une catégorie à l'épreuve du terrain

C'est donc une réalité sociologique, composée par toutes ces dimensions de la vie, qui prend forme. Les pratiques de conjugalité, résidentielles, de parentalité, de sociabilités et familiales ont, en partie, changé et la structure de la société s'en voit modifiée. Cette épreuve de catégorisation a ainsi pris corps dans la manière dont l'enquête (le terrain et ses conséquences épistémologiques) a été pensée et conduite.

²¹ Notre traduction depuis l'anglais : « *we are learning to go solo et crafting new ways of living in the process* ».

²² Johanne CHARBONNEAU, Annick GERMAIN, Marc MOLGAT (dir.), *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, *op. cit.*, p. 2.

²³ Jean-Marc BESSE, *Habiter, un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013, p. 170.

Dès le départ, il était effectivement décidé que ma recherche s'appuierait sur une enquête qualitative. C'est donc 42 entretiens semi-directifs qui ont été menés entre 2014 et 2017, dans deux grandes villes françaises, Grenoble (8 entretiens) et Lyon (15), et dans une métropole canadienne, à Montréal (15) ; 4 autres entretiens ont été menés avec des responsables d'associations ayant un lien avec les thématiques abordées. Les individus ciblés avaient entre 30 et 50 ans, dans l'idée de saisir les problématiques liées à la vie en solo dans une certaine étape du cycle de vie, et étaient de profils divers²⁴. Comment ont-ils été sélectionnés ? La première difficulté était de cibler des individus à enquêter et de définir donc leur(s) trait(s) commun(s). Le postulat initial a été de définir les solos comme des personnes habitant seules. Partant de là, nous avons dans l'idée de voir comment ce « nouveau mode de vie » permettait à l'individu d'éprouver à la fois les avantages et les inconvénients de la solitude (être seul dans son logement) tout en répondant à une forme idéalisée d'autonomisation et d'indépendance. Ainsi, la réalisation des premiers entretiens dans le cadre du terrain exploratoire (10 entretiens sur l'agglomération grenobloise) a été conditionnée par cette donnée : les enquêtés étaient sélectionnés sur le critère résidentiel. Or, pendant cette phase, des parents-« solos », c'est-à-dire élevant seuls une plus ou moins grande partie du temps, leur(s) enfant(s), ont été intégrés dans l'échantillon, dans l'idée qu'ils expérimentaient eux aussi l'expérience de la solitude à leur manière, IBEST incluant par ailleurs des foyers monoparentaux dans la classe de sociabilité des « solos ».

À l'issue de ce terrain exploratoire, et en détaillant les multiples facettes de la vie en solo, il est apparu que nous ne pouvons pas réduire sa définition à une pratique résidentielle : j'habite seul, donc je suis solo. Sur ce choix de mode de vie, se greffent beaucoup d'autres dimensions liées les unes aux autres. Une fois cette première phase de terrain exploratoire réalisée, le critère qui a semblé avoir le plus d'impact sur la définition d'un solo était celui du statut matrimonial : la plupart sont célibataires. Le dictionnaire de la langue française précise l'étymologie du mot « célibat » qui vient entre autres du latin *libere* ou *lubere* signifiant : aimant à être un, seul. L'indépendance et la liberté dont jouissent les solos sont vécues précisément parce que ceux-ci ne sont engagés dans aucune relation de couple qui justifierait un aménagement

²⁴ Selon le genre (15 hommes et 23 femmes), le statut matrimonial (10 divorcés, 22 célibataires et 6 se déclarant en couple) ou la profession (chômeur, journaliste, assistant social, ingénieur, fonctionnaire, psychologue, cuisinier, etc.). Tous les prénoms des enquêtés ont été changés, ainsi que toutes les informations permettant de les reconnaître.

de son temps et de sa vie en fonction d'un.e conjoint.e.

Quelques mois plus tard, une autre phase d'enquête a été réalisée, cette fois-ci dans la région lyonnaise, et avec des parents-solos (8 entretiens) : par défaut, essentiellement des mères, puisque les pères étaient plus difficiles à « recruter ». À partir de là, la définition des solos a une nouvelle fois été remise en question. Si ces entretiens ont confirmé une place prégnante du célibat chez les solos, il s'est aussi avéré que certains individus qui vivent seuls entretiennent des relations conjugales sans pour autant partager un habitat avec l'autre. Ce qui a posé une nouvelle fois la question : comment, alors, définir ce phénomène solo ? Si l'on se place d'un point de vue pratique, il est vite apparu que nous ne pouvions pas sélectionner l'échantillon sur un critère déclaratif : « êtes-vous solo ? » ou encore « êtes-vous célibataire ? ». Le fait d'être célibataire n'est pas, non l'avons vu, un critère en soi pour catégoriser la population à enquêter, et se dire ou pas solo relève d'une appréciation subjective de sa propre situation qui pourrait exclure par exemple les individus qui souffrent de solitude et refusent ainsi cette étiquette. C'est ce que raconte Ana, une maman de 32 ans, qui témoigne de la difficulté de faire le deuil de sa famille après la séparation d'avec son conjoint, deuil lié à la reconnaissance de son statut de solo : « *mes cops elles me disent « oh t'es maman solo » ou des trucs comme ça, je dis « quoi ?? Moi ?? non ! » (rires) [...] je le sais mais c'est un truc c'est hyper dur quoi !* ».

L'aspect méthodologique a été déterminant dans le fait de construire une définition stricte et efficace. C'est dans le cadre législatif et juridique que nous avons trouvé les éléments clés de la construction de l'objet « solo ». Le système français est organisé de telle sorte que chaque individu qui touche un revenu est tenu de le déclarer à l'État : l'État calcule alors le taux d'imposition de chaque individu, c'est-à-dire le montant qu'il doit reverser à l'administration publique en fonction de ce qu'il a touché l'année précédente. Administrativement, on parle de foyer fiscal comme un « ensemble de personnes dont les ressources font l'objet d'une seule déclaration de revenus²⁵ ». Un foyer fiscal peut être constitué d'un seul individu, ou d'un parent avec son enfant, ou de deux personnes mariées qui ne remplissent qu'une déclaration de revenus. Le foyer fiscal est donc rattaché à un individu (ou un groupe d'individus) indépendamment d'autres données. Par ailleurs, cette même administration prévoit de recenser la répartition des foyers fiscaux en lien avec le logement. Elle fait alors intervenir la notion de ménage fiscal qui est un « ménage constitué par le regroupement des

²⁵ <https://www.service-public.fr/particuliers/glossaire/R1046>

foyers fiscaux répertoriés dans un même logement²⁶ ». Un ménage fiscal constitué d'un seul foyer fiscal peut, par exemple, être un individu qui habite seul, ou un couple marié, mais pas un couple ni marié ni pacsé. À partir de là, nous pouvons stabiliser la définition pratique d'un solo : « ménage fiscal constitué d'un seul foyer fiscal, lui-même constitué d'une seule personne, ou plutôt, d'un seul adulte, adulte au sens fiscal, c'est-à-dire qui est susceptible d'avoir un revenu et d'être imposé dessus ».

L'entrée par la fiscalité a l'avantage d'être exclusive : c'est un critère de sélection objectif qui ne laisse pas de place à l'interprétation. Ce balisage strict et méthodologique est une première étape dans le travail de catégorisation. Mais il ne peut et ne doit être entendu comme une définition sociologique. Ce choix met en fait l'accent sur l'aspect matériel de la vie de chacun : se déclarer fiscalement seul implique de ne dépendre que de son propre revenu et d'assumer par ailleurs tous types de frais de la vie courante (charges, loyer, alimentation, santé, etc.), voire de celle de son ou ses enfants. Mais il révèle de manière plus large l'organisation générale de la vie d'un individu, et pas seulement l'organisation matérielle. Symboliquement, le fait de se déclarer seul est révélateur de la manière dont l'individu gère sa vie au quotidien, endosse toutes les responsabilités qui lui incombent et se représente de fait son existence. On peut alors parler d'un mode de vie solo qui est donc une combinaison entre une **situation d'organisation matérielle** de vie dans un contexte où une personne a à sa charge toutes les contraintes fixes (loyers, charges...) et y fait face essentiellement seule (tous les individus ne bénéficient pas du même soutien de la part de leur entourage), et une **situation subjective** de vie seule dans ses dimensions représentatives (se dire seul), relativement à la manière de se projeter dans l'avenir, de se représenter ses possibilités d'action, d'imaginer sa vie en partant d'abord de soi, au moins en tant qu'adulte.

Enfin, pendant l'enquête dont il est question ici, certains individus ont été interrogés directement sur le terme solo²⁷ : il est intéressant de noter qu'une très grande majorité avait du mal à saisir ce dont il était question (par exemple : « *je ne vois pas à quoi cela correspond* », « *ça ne me dit rien* ») ; deux enquêtés seulement ont réagi. Ce terme solo

²⁶ <http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/menage-fiscal.htm>

²⁷ Au milieu de l'enquête, le dispositif méthodologique a été modifié : à la place de la grille d'entretien classique, les individus se voyaient remettre une série de cartes sur lesquelles apparaissaient des thèmes (richesse, bien-être, sécurité, enfant, famille, etc.) sur lesquelles ils devaient réagir en fonction de leur expérience personnelle. Sur une de ces cartes apparaissait le thème « solo/être solo ».

semble donc plutôt l'apanage du milieu médiatique que des individus eux-mêmes.

Un « mythe » du solo urbain ?

Au terme du récit de la construction d'une catégorie de population où nous avons exposé à la fois l'émergence d'un mode de vie et une manière scientifique de le saisir, quelle place pouvons-nous réserver à cette nouvelle catégorie qui nous permet de penser la situation contemporaine sous un angle différent ? Neveu émet l'hypothèse que le concept de « capital » souffre dans les sciences sociales d'« *un usage inflationniste*²⁸ », comme une sorte de prêt-à-penser dont on fournirait autant de variantes que d'auteurs qui s'en emparent, avec pour conséquence une « cumulativité des savoirs et concepts²⁹ ». Comment peut-on penser la catégorie de solo dans cette perspective-là ? Ne se cumule-t-elle pas en effet avec d'autres catégories plus stabilisées comme celles de célibataire, ménage d'une personne ou famille monoparentale ? Les sciences sociales, à travers la sociologie du couple, de la famille, ou la démographie ont déjà largement réfléchi à ces questions.

Les lieux communs associés à l'image du solo urbain, libre et heureux véhiculé dans la presse grand public, voire scientifique, laissent à penser que l'on fait référence à une catégorie sociale constituée d'individus vivant seuls de manière plus assumée. Le statut de solo permettrait en fait à l'individu d'organiser sa vie selon une certaine labilité, dans les sociabilités (faire ce que l'on veut, voir qui l'on veut), dans son travail (s'investir plus, y consacrer plus de temps, accepter les mutations professionnelles, etc.), dans ses relations sexuelles, etc. Bref, de trouver la clé du bonheur dans la (re)conquête de sa propre liberté. Il s'agirait en quelque sorte d'une nouvelle terminologie représentant une situation dans laquelle les individus vivraient pleinement leur indépendance, sans contraintes lourdes telles que pourrait l'imposer un.e conjoint.e avec qui on partagerait une quotidienneté dans le cadre de son logement, ou, de manière plus large, l'ensemble des relations sociales qui enferment dans un carcan : c'est dans ce sens que va la définition du solo citée plus haut, proposée par Lardellier. Cette image ne constitue-t-elle pas plutôt un mythe qu'une réalité ? Car si certains

²⁸ Erik NEVEU, « Les Sciences sociales doivent-elles accumuler les capitaux ? À propos de Catherine Hakim, Erotic Capital, et de quelques marcottages intempestifs de la notion de capital », *Revue Française de Science Politique*, 2013, 63, 2, p. 337.

²⁹ *Ibid.*, p. 339.

solos déclarent être satisfaits de leur situation, d'autres souffrent aussi du célibat, de la solitude, du désir de fonder une famille qui ne peut pas se réaliser, etc. ; et plus souvent encore, cette tension entre avantage et désavantage se mêle dans chacun des parcours. Eva, une Lyonnaise de 39 ans, nous dit à ce propos : « *solo/être solo, euh c'est une expression que j'emploie pas trop solo... C'est vrai que ça donne un côté un peu rigolo à la solitude qui peut être un peu pesante par moments*³⁰ ».

L'enquête IBEST identifie, par la classe des solos, une proportion plus importante de divorcés ou séparés (1 personne sur 5, contre 1 sur 10 dans l'ensemble) : les foyers monoparentaux y sont aussi surreprésentés. Les individus de cette classe « solo », au-delà de la satisfaction déclarée de leurs relations aux autres, expriment peut-être le « manque de ce qu'ils ont perdu. Cette remarque vaut également pour les autres célibataires, surtout au-delà de 30 ans, à ceci près qu'ils auraient alors moins « perdu » que pas encore trouvé les moyens de fonder un foyer stable³¹ ». Cette conclusion laisse donc se profiler l'hypothèse d'un manque qui impacte la satisfaction des enquêtés sur leur vie. De quelle nature est ce manque ? Nous l'avons vu, la population des solos est loin d'être homogène : on peut être célibataire, étudiant, veuf, ou divorcé, cette situation peut être choisie ou subie, avec ou sans enfant. Mais une des caractéristiques communes à tous les enquêtés tourne autour du sentiment d'être « hors norme ». Par hors norme, on entend une inadéquation entre deux systèmes normatifs. Cette pierre d'achoppement se situe de manière systématique sur la question du couple, et plus largement de la famille : « *bon parce que vraiment, enfin franchement, on n'est pas dans la norme !* », me dit Nathalie³² à propos de son célibat. Si le célibat constitue une caractéristique commune aux solos (pour une très grande partie), nous avons montré que nous ne pouvions réduire la définition de ceux-ci à la seule variable du statut matrimonial. Cependant, il est évident que les enquêtés se positionnent toujours en fonction d'un statut conjugal et matrimonial, que l'on soit célibataire, divorcé ou séparé. Certaines enquêtes (notamment celles qui portent sur les valeurs des Français) montrent que les personnes mariées ont un meilleur moral que les personnes célibataires (elles se

³⁰ Dans l'entretien, Eva témoigne d'une insatisfaction quant à la réalisation de ses aspirations. Arrivée à 39 ans, elle fait le deuil de ses projets d'enfant qu'elle souhaitait avoir avant 40 ans.

³¹ Claudine OFFREDI, Pierre LE QUEAU, Anne LE ROY, Valérie FARGEON, Fiona OTTAVIANI, Mahfoud BOUDIS, *IBEST : Construction et représentation des Indicateurs d'un Bien-Être Soutenable et Territorialisé dans l'agglomération grenobloise*, op. cit., p. 13.

³² Lyonnaise de 39 ans, séparée depuis un an du père de sa fille de 4 ans, en procédure de divorce : il en a la garde un week-end sur deux.

disent plus heureuses), et l'enquête IBEST produit des résultats qui vont dans ce sens : les solos semblent moins satisfaits et heureux de leur vie. Durkheim, déjà, établissait d'ailleurs le constat, à partir de corrélations statistiques, que le mariage protège du suicide. Schurmans nous interpelle à ce propos sur la solitude : « la négativité spontanée que nous lui assortissons ne serait-elle pas liée à une mémoire sociale pour laquelle la solitude serait conçue comme l'antithèse d'une vie communautaire serrée pour laquelle collaboration, échange et proximité constituent les conditions de survie aussi bien individuelle que collective ?³³ ».

Ainsi, l'émergence de ce terme semble être associée à une forme de valorisation d'un statut qui porte les stigmates des représentations conjugales et familiales, malgré tout très ancrées dans nos sociétés contemporaines, et vient contrecarrer l'idée selon laquelle le célibataire est un individu isolé. Dans un article de *L'Express*³⁴ (*Le bonheur en solo*, 18/01/2001) glorifiant les nouvelles formes de vie en solo, on apprend que cette situation intéresse particulièrement les marketeurs qui, toutefois, préfèrent faire « passer le message en douce ». Un associé de *Publicis Consultants*, Marc Loiseau, explique ainsi que « Les célibataires n'ont pas envie d'être traités en tant que tels [...] un club de vacances qui annonce « club de célibataires » passe pour une agence matrimoniale. On préfère donc jouer sur les mots ».

Spire propose de réfléchir aux conséquences et aux définitions en jeu dans le passage de la notion d'étranger à celle d'immigré pour qualifier les personnes vivant en France mais qui sont nées à l'étranger : dans cette bascule, c'est tout un système cognitif de représentation et de caractérisation d'une population qui est modifié, ce qui « traduit une modification substantielle dans la production des représentations légitimes du monde social³⁵ ». Le caractère évolutif de cette catégorie rappelle celui de notre objet : « tout se passe comme si, ayant à nommer le même processus dans des contextes sociaux et aussi mentaux différents, chaque époque avait besoin de se donner sa propre taxinomie³⁶ ». L'usage du concept de solo correspond ainsi à une forme de valorisation, nous l'avons souligné, qui s'inscrit dans un mouvement

³³ Marie-Noëlle SCHURMANS, *Les solitudes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 21.

³⁴ Marie HURET, Roselyne BOTTREL, Agnès MARRONDE, Michel SOUSSE, Nathalie TIBERGHEN, « Le bonheur en solo », *L'Express*, 18/01/2001, https://www.lexpress.fr/actualite/societe/famille/le-bonheur-en-solo_491553.html

³⁵ Alexis SPIRE, « De l'étranger à l'immigré. La magie sociale d'une catégorie statistique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1999, 129, p. 50.

³⁶ *Ibid.*, p. 51. AYAD cité par SPIRE.

plus global de changement de paradigme : notre époque serait résolument celle où l'individu se libère du joug des carcans traditionnels, celle où il peut vivre sa vie comme il l'entend, en parfaite souveraineté. Et si l'on constate que cette idéologie est « extrêmement performative dans les pratiques sociales³⁷ », elle rentre parallèlement en collision avec une structure sociale, des normes et des représentations dominantes, loin d'être extérieures aux solos, qui valorisent et légitiment la vie en couple et familiale. Se manifestant à l'échelle individuelle, cette tension s'exprime dans les parcours, les choix et les discours des individus.

Par ailleurs, ce processus de valorisation, qui permet de faire circuler l'idée qu'être seul est une expérience résolument enrichissante, a aussi pour conséquence de « lisser » l'image que l'on a des solos. Cela rejoint l'idée émise par Authier *et al.* à propos des *bobos* selon laquelle « si les mots et les catégories qui émergent pour rendre compte du réel font aussi partie de celui-ci, ils en donnent souvent une certaine représentation, positive ou négative, et invitent à adopter une posture d'admiration, de crainte ou de mépris³⁸ ». Or, ce terme recouvre une grande hétérogénéité de situations et, comme pour les *bobos*, « contribue à homogénéiser des processus bien plus variés et hétérogènes qu'il n'y paraît³⁹ ». Les choix des individus aujourd'hui quant à leur mode de vie font que la probabilité d'être solo à un moment donné est de plus en plus grande. Mais cette probabilité n'est pas la même, selon son âge, son genre, sa situation familiale ou professionnelle. Les manières de composer son existence autour de cette caractéristique résidentielle ne sont pas non plus les mêmes, en fonction des ressources mobilisables et sur lesquelles les individus peuvent espérer compter. Par exemple, parler de « parent solo » n'effacera pas la réalité des situations qui fait que les familles monoparentales sont surreprésentées dans les chiffres de la précarité : d'autres termes, plus précis, reflètent mieux les problématiques en jeu (comme l'isolement relationnel par exemple). Concernant les liens de sociabilités, notamment du soutien en cas de difficultés, Morgat et Vezina (dans Charbonneau *et al.*, 2009) montrent ainsi que les personnes qui habitent seules ont deux profils : celui de la vulnérabilité, où certains solos cumulent des difficultés matérielles et relationnelles qui peinent à mobiliser un soutien, et celui des plus aisés qui s'expriment moins sur un défaut de soutien que sur leurs propres capacités (et apprentissages) à être autonomes. La vie en solo se joue à

³⁷ Federico TARRAGONI, *Sociologies de l'individu*, *op. cit.*, p. 4.

³⁸ Jean-Yves AUTHIER, Anaïs COLLET, Colin GIRAUD, Jean RIVIÈRE et Sylvie TISSOT (dir.), *Les bobos n'existent pas*, *op. cit.*, p. 7.

³⁹ *Ibid.*, p. 12.

deux vitesses. « Il faut donc rappeler inlassablement [...] que les classes sociales existent toujours et qu'elles n'ont pas disparu derrière un mot magique, aussi séduisant soit-il⁴⁰ ».

Conclusion

Il est évident que cette distinction sémantique célibataire/solo n'est pas insignifiante : nous venons d'en donner quelques détails. Si la définition du célibat fait directement référence au statut matrimonial, ce n'est pas le cas pour le terme solo qui désigne plus globalement un mode de vie propre (logement, sociabilités, relations amoureuses, travail, attentes, organisation, etc.). Klinenberg note en ce sens : « vivre seul nous aide à poursuivre des valeurs modernes sacrées – liberté individuelle, contrôle de soi et autoréalisation⁴¹ ». C'est pourquoi il est important de conserver cette distinction dans l'analyse et ce concept de solo doit être mobilisé, s'il est soumis à un examen critique de ses conditions d'émergence et des représentations qui y sont associées.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁴¹ Notre traduction depuis l'anglais : « *living alone help us pursue sacred modern values – individual freedom, personal control et self-realization* ». ERIC KLINENBERG, *Going Solo. The extraordinary rise and surprising appeal of living alone*, *op. cit.*, p. 18.

Encyclo

Revue de l'École doctorale 382

HOMMAGE À ÉTIENNE TASSIN (1955-2018)

DOSSIER THÉMATIQUE : MÉTHODOLOGIE DE L'ENQUÊTE EN SCIENCES SOCIALES

Ludovic JOXE, Elsa PARIS | Les catégories d'analyse à l'épreuve du terrain

Camille DUTHY | Difficultés empiriques et théoriques de la définition d'une population d'enquête : le cas des « solos »

Jérôme FRESNEAU | Le terrain exploratoire comme outil méthodologique de confrontation du projet de recherche et du contexte étudié

Morgane LE GUYADER | Enquêter sur les rapports d'altérité à San Andres et Old Providence (Colombie) : les limites de la notion de "créolisation" et la nécessité d'une approche transnationale

Fred BIYELA | La « Sorcellerie » : une catégorie problématique des pouvoirs au sein de l'Église de Zéphirin (Congo-Brazzaville)

Victor Albert BLANCO | L'islamophobie à l'épreuve du terrain

Gilles MARTINET | De l'espace résidentiel aux quartiers habités : les métamorphoses d'une catégorie d'analyse

VARIA

Enrico TONIOLO | « Tendances nettement révolutionnaires » : la surveillance de la presse communiste italienne publiée en France dans l'entre-deux-guerres

RÉSUMÉS DE THÈSE

Louisa BARALONGA | Le racisme colonial : de l'esclavage à la politisation. Le cas de l'association antiraciste *Les Indivisibles* (2007-2012)

Ebru EREN | De la culture éducative à la culture métalinguistique. Les contextualisations de la description du français dans les discours grammaticaux en Turquie

Beshir HARES | Développer les sous-habilités d'expression orale en FLE par le programme de réflexion « *thinking curriculum* »

Li-Chi WU | Approche textométrique de l'analyse d'opinions : l'exemple de la crise entre la Chine et Google (2010)

Jeanne WEEBER | La Stratégie de la fuite. Folie et antipsychiatrie dans le roman de 1960 à 1980

COMPTE RENDU DE LECTURE

Romain MILLOT | K. Tempest, *Brutus. The Noble Conspirator*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2017

RÉSUMÉS, MOTS-CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEUR.E.S

